

E x i l (s)

Damian Nisenson

Numéro 9, automne 2017

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nisenson, D. (2017). *E x i l (s)*. *TicArtToc*, (9), 4-4.

Exil (S)

Il n'y a pas un exil, mais plusieurs : exilé de sa ville, de sa province, de son pays.

Exilé en dedans, exilé des yeux de la personne qu'on aime, du lit conjugal, d'une amitié.

On peut partir en exil volontaire, ou on peut être forcé à partir... il y a un ou plusieurs exils à portée de main pour tout un chacun.

Des exils où on s'attache à ce qu'on connaît, des exils pour changer, pour devenir un autre, loin des miroirs qui sont les yeux de notre famille, de nos amis, de notre monde.

L'exil des artistes n'est pas tout à fait un exil comme les autres, parce que même chez soi on vit des petits exils, toujours dans la marge.

Et si par chance, nous vivons le vrai exil, le grand, où nous faisons partie d'une grande masse d'exilés, le cœur saignant de douleur et de mélancolie, nous sommes souvent leur symbole et porte-parole... pour l'avoir vécu je peux vous dire que nous, les artistes, devenons tellement plus importants et nécessaires en exil, nos mélodies, paroles, danses, nos images, soulageant et guérissant les âmes brisées de nos compagnons de voyage.

Mes exils à moi ont été nombreux, et m'ont accompagné toute ma vie.

D'abord en grandissant dans une famille d'exilés, habités par la nostalgie et la douleur du vieux pays, qu'ils avaient dû quitter pour ne pas mourir trop tôt. Je les en remercie.

Quand j'avais 14 ans, mon grand-père paternel m'a dit : « notre famille n'est pas restée sur place plus que deux générations depuis des siècles... » et blamm, c'était pas mal comme prémonition : me voilà 4 ans plus tard en

train de fuir les militaires argentins, prenant un avion vers un pays en guerre, Israël... où je me suis découvert moins exilé que je ne l'aurais cru, il y en avait tant et tant que l'exil était la norme. Sauf qu'il y avait aussi la guerre, et un service militaire de trois ans qui a fini par me convaincre de suivre une belle Suisse en Suisse, où j'ai pu étaler mon exil plus confortablement, avec du bon vin et du bon fromage toujours sur la table.

Des années plus tard, je me suis dit qu'il était temps d'en finir avec cette vie d'exilé, et suis retourné en Argentine, où je me suis senti plus exilé que jamais, dans un pays que je ne reconnaissais plus, et qui ne me reconnaissait pas, où je parlais une langue que les gens de mon âge trouvaient démodée, où mes valeurs ne valaient plus rien, où personne ne s'intéressait à mes aventures... en exil.

Des années passées à vivre une vie que, souvent, je sentais ne pas être la mienne et, je vous assure, ça a été fort comme exil, chez moi...

Jusqu'au jour où, au début de la quarantaine, je me suis dit, tant qu'à être exilé autant que ce soit en paix, liberté et avec le maximum de bonheur possible : ce fut donc Montréal.

Conclusion : je ne pense pas qu'il y ait de patrie en dehors du ventre maternel, je pense, au contraire, qu'aucune terre ne nous appartient, qu'aucune maison n'est la nôtre. Et que mieux vaut avancer dans la vie comme étranger, saluant respectueusement les inconnus que nous croisons à chaque coin de rue, en leur demandant, poliment, quel est le chemin qui nous conduira de retour à nulle part. TOC